Le Roman des Romands

7e édition

Cérémonie de clôture et remise du prix le jeudi 14 janvier 2016 dès 17h30 à la salle de l'Alhambra rue de la Rôtisserie 10 Genève – entrée libre

www.romandesromands.ch

Avec le soutien de : Fondation Oertli Stiftung, Loterie Romande, Pro Helvetia et la Ville de Genève
Ainsi que : Etat de Fribourg, République et Canton de Genève, Etat de Vaud, Collège de Bugnon, Institut Littéraire Suisse

Le Prix du Roman des Romands est offert par la Fondation Francis & Marie-France Minkoff

Avec la participation de :

EC Aimée-Stitelmann	GE
Gymnasium Köniz-Lerbermatt	BE
Gymnase de Chamblandes	VD
Gymnasium Freudenberg	ZH
Collège Sainte-Croix	FR
Liceo cantonale di Locarno	TI
Collège Claparède	GE
Gymnase de La Cité	VD
Gymnase de Morges	VD
Lycée Blaise-Cendrars	NE
Gymnase d'Yverdon	VD
ECCG de Martigny	VS
Lycée Denis-de-Rougemont	NE
Gymnase du Bugnon	VD
Lycée Pierre et Marie Curie	Lorraine
Gymnasium Kirchenfeld	BE
PrEP Lausanne	VD
Liceo Cantonale di Lugano	TI
Kantonsschule Romanshorn	TG
Collège Sismondi	GE

Avec les textes de :

Jean-Jacques Bonvin	1
Xochitl Borel	2
Julien Bouissoux	3
Jean-François Haas	4
Dunia Miralles	5
Amélie Plume	6
Daniel de Roulet	7
Antoinette Rychner	8

curating textuel : Maxime Pégatoquet
graphisme : B.ü.L.b grafix, Mathieu Christe

Jean-Jacques Bonvin*
JEEP (AOÛT 1968)

C'était peut-être un ancien réservoir. Va pour « réservoir ». Sa circonférence était d'à peu près vingt mètres. Quant à la profondeur, je l'évalue aujourd'hui à deux mètres, mais je suis aussi peu fiable que mes souvenirs. C'était sans doute un peu moins.

La nuit était tombée. J'entendais la musique venue de la côte et le ronronnement d'une voiture qui se rapprochait.

De l'autre côté du réservoir, deux hommes se tenaient debout. Leur tête était coiffée de ce lugubre bicorne en cuir bouilli qui était le signe distinctif des gardes civils, aussi inéluctable que le taureau publicitaire qui encombrait les champs d'Espagne.

Ils étaient nombreux et ils étaient partout, les gardes civils, ils pouvaient cogner pour les raisons les plus diverses, des seins nus sur la plage, un état d'ébriété, un blasphème à haute voix ou l'accent catalan.

Les deux silhouettes étaient immobiles. Elles devaient comme moi entendre le moteur et voir les deux phares dont la lumière s'allongeait maintenant jusqu'au réservoir. Et puis un chant, les passagers du véhicule chantaient à tue-tête dans une langue inconnue.

La jeep surgit entre les gardes civils et moi, on disait alors « jeep », on ne disait ni « 4×4 » ni « SUV ». Carrosserie vert foncé (mais comment en être sûr dans cette obscurité puisque la jeep était en quelque sorte derrière ses phares).

Elle n'a pas ralenti. Elle a dépassé le bord du réservoir et s'est comme immobilisée pendant un instant avant de tomber raide au fond. Les gardes civils n'avaient pas bougé. A croire qu'ils étaient là depuis toujours et avaient l'intention d'y rester.

Les portes se sont ouvertes et quatre hommes sont sortis en éclatant de rire, se tapant sur l'épaule, s'embrassant, l'un dansait en tournant sur lui-même, j'avais mal à la tête.

Rire au pied de gardes civils, il fallait mal connaître l'Espagne.

Les gardes ont fini par bouger, ils sont descendus dans le trou (c'est un trou maintenant, c'est mon souvenir qui choisit et je l'approuve parce que c'est simple et c'est pratique, ça m'évite de répéter « réservoir » et me laisse « cirque » en réserve).

Chacun sa matraque en main, ils regroupèrent les occupants de la jeep, c'étaient des Japonais, j'en suis sûr comme je l'étais alors. Au même moment apparut une camionnette. Trois gardes en descendirent qui rejoignirent les deux autres. Les portes arrière étaient ouvertes, les Japonais y disparurent, plus personne ne riait. La camionnette fit demi-tour et s'en alla.

Au fond, sur le sable, la jeep avait ses phares encore allumés. Je descendis et caressai le capot. A Moscou il était 22 h 15, la décision était prise d'envahir la Tchécoslovaquie.

* Auteur de *le troisième animal*, éditions d'autre part

Xochitl Borel*
L'EXPRESSION DES AMANTS

J'étais une muette. Je regardais des yeux le monde, et je captais le jour, le vent, la lumière, le son et le parfum de l'air, muettement. Pourtant sous ma peau s'agitait un pays en soif de tout, un continent de questions et de désirs, un champ en friche, indompté et indocile. Je pensais que personne ne l'entendait, la force de mon silence :

— Tu parles peu, mais tu t'exprimes autrement. T'es une mouette, comme elles.

Diego me tenait la main, nous étions au bord de la mer. Du menton, il me désignait les oiseaux qui volaient au-dessus de nous. Mouettes. Muettes. Dans sa bouche et enrobés de son accent, ces deux mots chantaient pareillement. Je l'aurais embrassé tout entier pour le remercier de son imparfait langage qui m'entendait au-delà des mots.

Le soir, je pris mon stylo et j'écrivis :

Notre langue n'est pas apprise
Sur les bancs d'école
Elle se prend à même le sol
Notre langue n'est pas apprise
Elle est juste éprise
De son envol
(…)
Je sais qui sont les miens, nous avons le même langage
Celui qui a pour seul dessein de dessiner les paysages
Et de redonner place à l'expression des amants
Que la politesse voudrait asservir et réduire à néant.

J'allai ensuite vers Diego. Sans un mot, nous nous déshabillâmes de baisers. J'avais dix-sept ans.

* Auteure de *L'Alphabet des anges*, Editions de L'Aire

Julien Bouissoux*
MINEUR / MAJEUR

Quand je rends visite à ma sœur, je traverse une cour où la lumière n'arrive jamais, captée au niveau des toits par la frondaison de trois arbres immenses dont on ne voit, dans la pénombre, que le tronc. Une grille sépare ce jardin mort de celui de l'immeuble voisin, un espace à peine entretenu et où personne ne vient jamais, troué en son milieu par une bouche d'aération du parking souterrain, comme la meurtrière d'un blockhaus et qui semble surveiller, impassible, pour des décennies, une porte-fenêtre à jamais obscurcie par des volets en PVC.

C'est derrière ces volets ternis, dont on pourrait sans doute gratter le plastique usé avec l'ongle, que porté par les hasards et cette vie, j'ai passé l'année de ma majorité.

De cette période, je ne me souviens de presque rien. Des fourmis qui crevaient dans le coin-cuisine, des bruits sourds qui me donnaient l'impression que le béton craquait, de cette dizaine de mètres carrés dans lesquels je ne peux plus placer ni armoire, ni bac de douche, ni cuvette des toilettes, il ne me reste qu'un écho qui s'écrase contre le bruit de fond de la mémoire.

Tout ce qui avait dû me paraître si tangible et répétitif, inoubliable, le bruit d'une poignée, la résistance d'un robinet, s'est envolé au moment où j'ai rendu les clés, le jour où j'ai fait glisser, pour la dernière fois, l'unique porte-fenêtre, qui n'avait rien d'une porte, mais tout d'une fenêtre, et qu'il fallait escalader, au moyen de quelques marches ajoutées à la hâte, pour parvenir dehors. Y a-t-il seulement eu un contrat, une remise de clés, un état des lieux pour ce studio qu'on me louait au noir et dont la propriétaire possédait tout l'immeuble, jusqu'à cette terrasse au dernier étage où elle habitait et où je ne suis jamais allé, mais que je peux voir depuis l'appartement de ma sœur, un étage plus haut et près de vingt ans plus tard ?

Il n'y avait pas de téléphone, ni mon nom sur la facture d'électricité. Ni internet, ni interphone. Passées les portes depuis la rue, je me retrouvais seul et je veux croire, même si je ne m'en souviens pas, que cela m'allait bien malgré le mur d'en face tel que je me le représente encore, peut-être percé de lucarnes, qui s'élevait au-delà de tout horizon et qui interdisait, de mon rez-de-chaussée, tout panorama, toute perspective, tout dégagement.

Je n'osais inviter personne dans ce logement triste où je n'avais rien à offrir et dont j'étais à la fois le geôlier et le seul prisonnier, évadé parfois, mais jamais trop longtemps, parce que toujours, toujours, pour une raison que je ne m'explique pas, je me persuadais qu'il me fallait rentrer, comme ce soir où, contrairement à mon habitude, j'ai commencé à écrire dans un bloc-notes à la couverture orange. De ça, enfin, je me souviens : les mots qui sortaient lentement, la fièvre ensuite, puis une nuit presque blanche où j'ai perçu que si d'autres pages allaient suivre, le vertige, la sensation d'avoir tranché le monde en deux et d'en contempler le cœur, eux, ne passeraient jamais.

* Auteur de *Une autre vie parfaite*, Editions L'Âge d'Homme

Daniel de Roulet*
…

A dix-sept ans, je me considérais comme adulte. J'étais allé seul à Paris sur un vélo Solex, j'avais mis vingt heures sans m'arrêter ailleurs que dans une grange pour me reposer dans le foin. J'écrivais des poèmes où je comparais les gens à des allumettes dans une boîte, tous rangés et sans liberté. J'avais une bonne amie, un camarade de classe nous prêtait sa chambre pour nous cacher sous les draps.

Je n'aimais ni la gymnastique ni le prof d'allemand. Le prof de français était notre préféré, il nous vouvoyait comme des adultes, d'ailleurs il s'est marié avec la plus belle fille de la classe qu'il avait draguée pendant un voyage d'étude. Comme ses collègues, il fumait pendant les cours, mais nous interdisait de sortir nos Gauloises avant la récréation.

Au gymnase français de Bienne, les filles et les garçons avaient été regroupés pour former des classes de vingt élèves. La moitié d'entre nous venait chaque matin en train. A midi nous, les externes, restions en ville, gardions notre argent pour un café à la terrasse de l'Odéon. Nous donnions des notes aux passants : des mauvaises aux vieillards de plus de trente ans, des bonnes aux jeunes Suisses allemandes qui nous lançaient des sourires. Quand le patron venait nous faire taire, nous lui disions : « A l'Odéon tout est bon, sauf le patron qui est un con. »

Un samedi par mois, nous organisions une « surboum » chez l'un d'entre nous dont les parents étaient absents. Chacun apportait ses 45 tours après avoir écrit son nom sur la pochette, mais ça n'en faisait pas beaucoup. L'après-midi, les filles allaient chez le coiffeur se faire enduire les cheveux de laque. Si on les décoiffait en dansant, elles restaient hirsutes pour toute la soirée. Les garçons mettaient leurs plus beaux habits. Deux d'entre nous avaient un complet en velours côtelé, un noir et un marron, mais ça c'était parce qu'ils avaient des parents riches. Moi, je devais porter les habits du frère cadet de ma mère plus âgé que moi, je « finissais » sa garde-robe. La « surboum » s'achevait dans une aube romantique, le dimanche se passait à remettre de l'ordre.

Pendant les vacances, nous ne partions plus avec nos parents, personne d'entre nous n'avait jamais pris l'avion, nous travaillions sur les chantiers où les ouvriers siciliens nous apprenaient à jurer dans leur langue. A quinze ans, j'ai pointé dans une fabrique d'horlogerie à démonter des roulements à bille défectueux. Le geste durait douze secondes, à répéter des centaines de fois avant de prendre une pause. On aurait dit que le temps ne passait plus. Là j'ai décidé de tout faire pour ne jamais être ouvrier à la chaîne. Mais je ne voulais pas non plus devenir patron.

Bien qu'adulte, je pleurais en lisant *La Princesse de Clèves* et d'autres livres que je volais à un libraire myope pendant qu'un copain s'arrangeait pour le distraire. Au cinéma, je me reconnaissais parmi ceux qui faisaient peur aux bourgeois et qu'on appelait les jeunes gens en colère. Nous étions à la fois anarchistes parce que nous détestions l'Etat et son armée, royalistes par extrémisme et communistes pour effrayer nos mères.

Je ne voulais pas devenir un vieillard comme mes parents, ni prof de français dragueur. Je voulais la fureur de vivre, être James Dean, mort à 23 ans, faire de moi un révolté, un rebelle sans raison, m'assurer que personne ne déciderait jamais rien à ma place.

* Auteur de *Le Démantèlement du cœur*, Editions Buchet Chastel

Jean-François Haas*
L'ÉTÉ 1969

Vous êtes trois dans une Fiat 850 blanche ; vous traversez le Jura dans la nuit du 1er au 2 août 1969, entre les éclats des dernières fusées, les rougeoiements des derniers feux et les éclairs d'orages épars. Tu commences à avoir des doutes : tu as entendu dire que, durant le temps du nazisme, l'amour de la patrie qu'on t'a inculqué à l'école primaire n'a pas guidé tous les Suisses, que Gonzague de Reynold, ton presque voisin, écrivain et penseur honoré dont les textes figurent dans les livres de lectures de l'école primaire, était un ami de Mussolini. Tu as découvert aussi en lavant les carreaux dans les ateliers et les bureaux d'une entreprise, jusqu'au troisième étage, debout sur le rebord des fenêtres, sans la moindre sécurité, que ton idée de la justice ne rimait pas avec le salaire des femmes travaillant dans l'atelier à l'année, de cinquante centimes inférieur à ce que tu recevais. Tu as envie d'écrire, et tu commences à comprendre que cela doit trouver place dans tes textes.

L'été de tes dix-sept ans. Dans la nuit, tu essaies de prendre des notes, sur le siège arrière de la Fiat. Tu ne conduis pas. Les deux autres se partagent le volant… Bâle, vers minuit, la frontière allemande. Objectif : Cologne. Te voici dans cette Allemagne dont tu découvres les écrivains au Collège et qui a vu se déchaîner, y compris chez ses intellectuels, une violence contre l'homme qui fait vaciller ta confiance en l'être humain. Des étudiants de ton âge criaient contre l'homme dans les rues des villes dont vous longez les lumières sur l'autoroute. Et toi, n'aurais-tu pas crié comme ces garçons et ces filles de dix-sept ans ? Crierais-tu aujourd'hui ce qu'ils ont crié en ce temps-là ? 1969. Ce n'est pas très loin de la deuxième guerre mondiale, et c'est la guerre froide. Sur une aire d'autoroute, vous voyez des camions de l'armée américaine, la portière ornée d'une étoile blanche, comme dans les films et sur les photos des livres d'histoire. Des soldats boivent du Coca-Cola. Un instant, tu es transporté dans *Le Jour le plus long* ou une vieille bande d'actualités. Enfantillage.

Vous êtes accueillis dans une famille. Après la Gulaschsuppe, la maîtresse de maison, veuve, raconte son mariage dans les ruines, en 1945. Sa robe de mariée était taillée dans la toile d'un parachute. C'est aussi cette jeune mariée, la guerre. Et ce sera, dans les rues de Cologne, des invalides qui se déplacent sur une jambe en s'appuyant sur des béquilles ; et d'autres qui sont privés d'un bras, la manche du veston repliée et retenue par une grosse imperdable. Certains n'avaient pas beaucoup plus de dix-sept ans quand ils ont été blessés. Embarqués dans une histoire qu'ils n'écrivaient pas. Quelques-uns avaient commis des crimes de guerre ou des crimes contre l'humanité. En toi, tous, quand tu les regardes, ils viennent te demander, aujourd'hui encore : « Et toi, qui es-tu ? »

Ainsi, l'été 1969 te fait écrire des histoires.

* Auteur de *Panthère noire dans un jardin*, Editions du Seuil

Dunia Miralles*
JEUX DE PROIES

A dix-sept ans, mon arrivée dans l'âge adulte se noyait dans le naufrage du court trajet de mon enfance. J'aurais voulu entrer à la faculté des lettres ou, à défaut, devenir libraire. Ma plantée scolaire ne me permettait qu'un apprentissage de vendeuse. Un taf chez un patron agréable, en compagnie de sympathiques collègues, mais un travail inadapté pour moi qui me sentais vibrer artiste, philosophe ou écrivain. Je palliais à mon ennui en alignant les verres de bière, de pastis, d'abricotine, de tequila... de n'importe quoi pouvu que ça saoule vite. Pour que l'alcool m'explose rapidement, je le potentialisais avec du shit fumé au shilom ou au bang. D'un geste expert, les longs doigts élégants de Philippe, cerclés de bagues ethniques serties de turquoises, mélangeaient la mixte de nos joints avant de caresser mon corps. Lorsque mon homme sortait de la douche collective que lui permettait sa chambre meublée, le puissant parfum de sa peau, lavée avec une savonnette au citron, envahissait l'espace de nos amours. J'aimais Philippe, ses longs cheveux blonds, ses yeux verts, ses blagues à la *Charlie Hebdo* et la profondeur des baisers qu'il me donnait sur son lit d'une place qui suffisait amplement à nos silhouettes minces et amoureuses. Quand il rentrait le week-end chez ses parents, dans le Jura, je restais désemparée dans mes longues jupes babas, à écouter les cassettes rock qu'il m'enregistrait ou à m'initier à la new wave avec des potes fans de Cure ou de Joy Division, tout en voyant mes anciens copains d'école devenir punks. Avec Carmela, ma meilleure amie, on commentait les exploits des Blue Caps qui, avec des battes de baseball, déglinguaient des gueules dans les boîtes d'étudiants, ou les dernières exhibitions de la bande à Kiss, trois garçons qui arboraient les looks et maquillages du groupe de Paul Stanley. Après quelques joints fumés en dégustant des yaourts, dont le goût de chaque particule de lait ou de fruit nous éclatait la bouche de sucre et de fraîcheur, nous rêvions qu'un jour nous aussi, comme les sœurs et frères hippies, voyagerions en Inde et à Katmandou. Une fois défoncées, pour nous rendre dans les discos où nous essayions de resquiller à l'entrée, j'enfourchais le porte-bagage de son boguet, j'enserrais la taille de mon amie et elle roulait dans les rues périphériques afin d'éviter les flics. A dix-sept ans, je m'amusais pour oublier mes échecs sans me douter qu'un jour l'alcool et les drogues ravageraient les personnes que j'aimais et une partie de ma vie. J'ignorais encore que Philippe deviendrait mon mari alcoolique, drogué et violent, qu'il mourrait d'une overdose et que, pour adoucir ses journées en prison, j'amènerais des sacs Migros pleins de friandises à Champ-Dollon, où Carmela séjournerait souvent à cause des casses destinés à payer sa dope. A dix-sept ans, je faisais la fête sous l'œil torve des addictions et de la mort qui, comme les prédateurs guettant leurs proies, s'apprêtaient à nous tomber dessus.

* Auteure de *Inertie*, Editions L'Âge d'Homme

Amélie Plume*
LA CHÈVRE DE MONSIEUR SEGUIN

J'étais la chèvre de monsieur Seguin, à dix-sept ans, Blanquette, la septième… *jolie avec ses yeux doux, ses sabots noirs et luisants… et puis docile, caressante… un amour de petite…* jeune fille. La corde qui m'attachait au pieu dans le clos – certes aussi au plus bel endroit du pré – était l'amour que je vouais à ma mère. Un amour anxieux face à une mélancolie secrète que je ne comprenais pas mais que jamais je n'aurais voulu aggraver par des désobéissances ou des déceptions. Dans mon clos, attachée à mon pieu, je voyais au loin la montagne, la vie, et ainsi que Blanquette, je pensais – *Comme on doit être bien là-haut !* Là-bas. Mais pas question de dire – *Je veux aller dans la montagne monsieur Seguin*. Maman aurait tristement rétorqué – Seule ? Tu veux aller seule, sans moi ?

Ma grande préoccupation était l'amour. Mes lectures oscillaient entre poèmes… *Les enfants qui s'aiment ne sont là pour personne…* ou… *Même quand nous dormons nous veillons l'un sur l'autre…* que je recopiais dans un cahier et des romans où les passions se déchaînaient, *Madame Bovary*, *Le Rouge et le Noir*, *Anna Karénine*. Dans la réalité, je ne voyais aucun couple qui puisse correspondre un tant soit peu (et me faire envie) aux douces paroles de Prévert et d'Éluard ou à la passion embrasant l'existence entière dans Flaubert, Stendhal et Tolstoï. Où était l'amour ? Comment y accéder ? Personne à qui parler, à qui demander un avis, un conseil et mes éventuels amoureux ne semblaient pas en savoir davantage que moi. Il fallait donc continuer à lire, lire, et noter dans mon cahier les indices qui me dessineraient un chemin.

Ma deuxième préoccupation était mon avenir professionnel, une terre lointaine que me masquait une épaisse brume. À dix-sept ans, j'étais une bonne élève, avec la voie toute tracée pour passer son bac et aller à l'université. Mais pourquoi y faire ? Ma mère me répétait – Fais ce que tu veux, de toute façon tu auras des enfants et tu t'en occuperas ! Mon père – Réussis d'abord ton bac ! Autour de moi je ne voyais que femmes au foyer (et je m'étais toujours dit – Jamais ça ! pensant que de là venait la mélancolie de ma mère) et que des hommes dans les professions que je côtoyais, mes professeurs, le médecin, le dentiste, l'oculiste, le maître d'armes, le curé, les abbés du catéchisme, sans parler de tous ceux – tel mon père – qui avaient des professions qui les amenaient à voyager constamment (là-haut ? là-bas ?). Seule exception, les institutrices de l'école primaire. Par mes lectures aussi passionnées dans ce domaine que dans celui de l'amour, j'étudiais de près des vies de femmes exceptionnelles qui pourraient me donner des pistes pour ne pas tomber dans le piège de la mère au foyer. Celle de Simone de Beauvoir, de Lou Andreas-Salomé, George Sand, Colette, Florence Nightingale, Alexandra David-Néel (je ne connaissais pas l'existence d'Ella Maillart), et j'en tirais la conclusion que là était la voie, le voyage, une mission, l'écriture. Et bien sûr pas d'enfants.

Mais comme Blanquette ne pouvait compter sur la bienveillante collaboration de monsieur Seguin pour son plan de vagabondage, je n'envisageais pas celle de mes parents pour avancer, pas à pas, dans la réalisation de mes rêves. Je n'en parlais même pas et pensais qu'il me faudrait un jour bondir hors du clos, par-dessus l'épaisse brume, si je voulais atteindre ma terre promise.

* Auteure de *Tu n'es plus dans le coup !*, Editions Zoé

Antoinette Rychner*
J'IRAI PAR LES SENTIERS

Me doucher
avec les cheveux
mettre mini short
iPod
montre
natel
ongles
agenda
Elle a douze, treize, quatorze,
Elle a seize,
Elle a dix-sept ans.
Je suis dans sa chambre,
Face au lit un tableau noir,
Ces mots y sont écrits,
Je n'en crois pas mes yeux.
Je pense : voilà ce qui est
Dans sa tête.
Voilà ce qui la préoccupe,
Voilà ce qu'elle ne doit
A aucun prix oublier,
Ce à quoi une fille de douze, treize, quatorze,
Une fille de seize, de dix-sept ans le soir,
Rêve avant de se coucher
Avec les mots que j'aurais écrits
Si j'avais eu à douze, à treize, à quatorze
Si j'avais à seize, à dix-sept ans
Eu dans ma chambre un tableau noir,
Je fais ma propre liste :
Partir
avec cette envie d'absolu
prendre sac à dos
canette de bière
tabac à rouler
recueil de poèmes (Rimbaud)
carnet
stylo
[illegible] en colère ? ou juste nostalgique,
Ça, c'était la vraie attitude.
Et pour tâter mon âme, je me récite ces vers
Qui aujourd'hui encore me donnent la sensation d'être en vie :
Par les soirs bleus d'été, j'irai par les sentiers
Picoté par les blés, fouler l'herbe menue
Rêveur, j'en sentirai la fraîcheur mes pieds
Je laisserai le vent baigner ma tête nue

* Auteure de *Le Prix*, Editions Buchet Chastel

Antoinette Rychner*
J'IRAI PAR LES SENTIERS

Mais je suis dans la chambre d'une fille de douze,
D'une fille de treize, quatorze, seize,
D'une fille de dix-sept ans.
Et je fais face au tableau noir.
Moi l'adulte
Qui ne saurais dire de la bière en canette
et du tabac à rouler
Qu'ils sont des garants de liberté.
Moi l'adulte dont la révolte,
Les vers,
Et les évasions d'alors
N'ont pas vu le commencement d'une société plus humaine,
L'adulte dont la génération n'aura su empêcher
L'avènement de notre règne du désir dicté.
Moi qui devant le tableau noir comprends
En quelle intimité quotidienne est venue se loger
La tyrannie. Et pourtant,
A vous qui me lisez : je crois l'intelligence intacte.
Je crois en votre capacité
A désobéir,
Et je crois à cet horizon en chacun de vous
Sur lequel peuvent naître à tout instant des idées,
Des mots plus riches que :
Mini short
iPod
montre
natel
ongles
agenda.
Si les vers de Rimbaud vous parlent,
Alors empruntez les sentiers ! Laissez le vent
Baigner vos têtes nues.
Et s'ils ne suscitent pas de mouvement,
Alors inventez !
Dépassez,
Ecrivez
Vos propres vers.

* Auteur de *Le Prix*, Editions Buchet Chastel